

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

La controverse politique est plus vive que jamais dans la presse française. On fait de toutes les manières et sur tous les tons le procès de la monarchie et de la république; les partis se reprochent avec vigueur leurs fautes respectives. Le champ est vaste et les éléments de discussion ne manquent pas. Les partis qui se divisent la France ayant tous été au pouvoir, ont tous des péchés plus ou moins gros sur la conscience, et ils peuvent tous montrer quelque chose à leur avoir.

Il n'y a pas de doute qu'il y a beaucoup à dire contre les dynasties qui ont régné sur la France, et que si le comte de Chambord n'avait d'autre titre que celui d'être un bourbon, un Louis XV, par exemple, son avènement n'aurait pas de quoi réjouir beaucoup les Français. On pourrait en dire autant des Orléanistes. Quant à Napoléon, il ne faut pas en parler, la France doit en être guérie. Que des honnêtes gens, que beaucoup de Français désirent l'établissement d'une république conservatrice, ce n'est pas étonnant; la république dans tous les temps a eu les sympathies des peuples, des grandes nations. Mais une bonne république est-elle possible dans l'état actuel de la France? Y a-t-il assez d'honnêtes gens et de bons citoyens pour faire et conserver cette république. Thiers disparaissant, la France acceptera-t-elle la présidence de Gambetta, et les doctrines socialistes des républicains de Paris, et du midi de la France? Non, comme nous l'avons déjà dit, placée entre l'empire déshonoré et la république à la Rochefort, elle cherchera un homme, un homme à qui elle pourra se fier, un homme capable de faire une réaction sérieuse dans la situation politique et morale de la France.

On parlait, la semaine dernière, de complots bonapartistes, et jeudi dernier, un journal *Le Soir*, avait même annoncé qu'on était à préparer un coup d'Etat.

Le prince Napoléon a reçu ordre de laisser la France; il avait d'abord refusé de partir, mais il lui fallut bien s'exécuter.

La commission chargée d'aider le gouvernement pendant la vacance a pris en considération les voyages et les discours de Gambetta et les insultes faites aux pèlerins qui vont à Notre-Dame de Lourdes. M. Thiers s'est élevé contre ces outrages faits à la foi des catholiques, et il a partagé l'opinion de la majorité de la commission sur l'inopportunité et les dangers des discours de Gambetta. Mais il s'est prononcé en faveur du maintien de la République. Les monarchistes n'ont pas aimé autant cette déclaration que les autres.

ANGLETERRE.

Cinquante-sept protestants, parmi lesquels on remarque des hommes importants, ont envoyé une adresse à Bismarck pour le féliciter de la lutte qu'il a entreprise contre l'Eglise. Ils disent naïvement que le ministre du roi Guillaume fait en ce moment ce qu'ils ont fait, eux, il y a trois cents ans, et ils font des vœux pour qu'il réussisse à abattre ce pouvoir suprême et inflexible qui étend son empire sur le monde. Les 57 anglais pourraient bien s'apercevoir avant longtemps qu'il y a un pouvoir plus dangereux que celui du pape.

Il faut que M. de Bismarck soit bien aveugle pour ne pas voir ce qui arriverait si ce pouvoir suprême qu'il redoute venait à manquer. Il paraît que messieurs les Anglais enthousiasmés par l'exemple de M. de Bismarck se préparent, eux aussi, à faire la guerre aux ordres religieux en Angleterre.

LA PRUSSE.

Nous venons de parler de M. de Bismarck. M. Poujoulat, célèbre écrivain catholique, vient d'écrire un article qu'il n'a pas craint d'intituler "La faiblesse de l'empire allemand." Après avoir dit que le succès passager des armes ne suffit point à créer des empires et avoir signalé les causes de faiblesse de la Prusse, il ajoute:

"Derrière cette organisation militaire et cet appareil victorieux nous découvrons le mensonge de l'unité allemande, l'isolement de ceux qui se sont crus les maîtres de l'Europe, la lassitude des populations en proie au militarisme, des plaies sociales profondes, et enfin l'oppression de la conscience religieuse, sorte d'oppression à laquelle l'homme ne se résigne jamais. Un empire qui en est là à ses débuts, et qui après avoir violé les droits de tous, entreprend de violer les droits de Dieu, ne peut pas se promettre un long avenir. Il a contre lui le courant des choses humaines, l'éternelle justice et les lois de l'histoire, et si nous ajoutons que les deux hommes qui représentent ce système sont au déclin de la vie, vous comprendrez mieux la fragilité du nouvel empire d'Allemagne."

POUJOLAT.

ROME.

La plus grande misère règne à Rome, et pour s'en convaincre, il n'y a qu'à s'éloigner des rues principales et jeter un coup d'œil dans les quartiers éloignés qui contiennent tant de familles pauvres.

Le 13 septembre, trois religieux passaient tranquillement devant le Quirinal, quand tout à coup un des maçons employés à agrandir le palais, saisit une lourde pierre et la lance sur eux. L'un d'eux est frappé au front par cette pierre qui lui fait une profonde blessure. Ce pauvre religieux est porté baigné de sang, au couvent où l'on pensa sa blessure.

Tout le temps personne ne bouge, personne ne proteste; ce brigand recevra même des encouragements et des éloges. Ces trocités se répètent avec une fréquence propre à effrayer.

L'ESPAGNE.

Une autre insurrection vient d'éclater en Espagne parmi les soldats en garnison à Ferrol, dans la province de Corruña. C'est une insurrection républicaine. Les insurgés se sont emparés des vaisseaux de guerre qui étaient dans le port et arboré le drapeau rouge.

La question cubaine continue de préoccuper le Gouvernement; les Cubains tiennent bon et déploient une grande énergie.

L. O. DAVID.

PROPOS DU JOUR.

Les élections étant terminées, plusieurs journalistes ont remplacé la discussion politique par des chicanes religieuses, municipales ou personnelles. Durant les élections les journaux étaient beaucoup plus drôles qu'aujourd'hui; je demande la dissolution immédiate du parlement et de nouvelles élections générales.

Résumé, en forme de syllogisme, de tous les discours prononcés, sur les *hustings*, pendant les dernières élections: "Messieurs les électeurs:—Votre candidat doit vouloir le bien du pays en général et du comté en particulier; or je veux le bien du pays et du comté, donc vous m'élierez unanimement." Observation importante:—Ne jamais dire si l'on peut le bien du comté ou du pays, détail inutile puisque "vouloir c'est pouvoir."

L'épouse de M. Loyson, ex-père Hyacinthe, s'appelait, il y deux mois encore, madame Merriman.—(traduction libre: "madame *Vive-la-joie!*" et elle était agent pour la vente d'un corset nouvellement breveté; c'est pour cela qu'en épousant M. Loyson elle a fait une bêtise *corsée*.

Le récent et fameux ouvrage d'Alexandre Dumas, *L'Homme-femme*, dont la conclusion est la suivante: "Si ta femme est coupable, tue-la!"—a suscité de nombreuses répliques. M^{de} George Sand, séparée, et pour cause, de monsieur son mari depuis 35 ou 40 ans, arrive à cette conclusion: "Tu l'as—gardela!" D'où résulte la vérité du proverbe:—"Faites ce que je dis et non point ce que j'ai fait,"—plus moral que les romans de madame Sand.

St. Yves, mon patron, un des apôtres de la Bretagne, avait été avocat avant d'entrer dans le saint ministère. La prose du jour où l'on célèbre la fête de ce grand saint contient les deux vers suivants:

*Advocatus et non latro,
Res miranda populo.*

Ce qui veut dire: "Il fut avocat et nullement fripon, chose bien étonnante!"

Juriconsultes de notre cher Canada, je livre ces deux vers à vos profondes réflexions!

YVES BONAVENTURE.

(A continuer.)

VARIÉTÉS.

Dans un bal public, un des violons de l'orchestre déposa tout à coup son instrument, descendit rapidement de l'estrade, se précipita au milieu des danseurs, un archet à la main, et se mit à frapper avec acharnement sur le dos d'une des danseuses.

Celle-ci poussa des cris d'effroi et s'enfuit à travers les quadrilles. Le violon la suivit. Le cavalier de la dame maltraitée se mit de la partie et le trio, criant, courant, eut bientôt mis sens dessus dessous toute la salle.

La musique cessa, les danses s'arrêtèrent et bientôt un cercle se forma autour des trois personnages, qui furent forcés de s'arrêter.

Le cavalier avait fini par saisir le bras du violon, et lui demanda de quel droit il frappait sa danseuse.

—Vous m'en rendez raison! s'écria-t-il.
—Votre danseuse! s'écria le violon, mais c'est ma femme! Il y a six mois qu'elle a quitté mon domicile.

Pendant cette déclaration, qui eut aussitôt pour effet de radoucir le cavalier, la femme avait eu le temps de s'esquiver.

Le violon retourna à l'orchestre, et le bal put continuer sans encombre.

Un lecteur racontait dernièrement, dans une conférence, un trait d'esprit de Daniel Webster, alors qu'il n'avait encore que sept ans. L'illustre auteur du Dictionnaire était à l'école, et venait de renverser son encrier. Pour ce fait, son maître condamna le maladroit à recevoir six coups de règle sur la main.

L'enfant résigné essuya de son mieux la main remplie d'encre, et la tendant, en pleurant, à son bourreau....

—Quelle vilaine patte malpropre, dit ce dernier. Si vous me montrez, monsieur Daniel, une main aussi sale que celle-ci, dans toute la classe, je vous fais grâce.

—La voici, dit aussitôt Webster, en présentant son autre main, laquelle est encore plus noire que la première.

Une petite fille de six ans était sur les genoux de son père, qui l'embrassait. Tout-à-coup le bébé devient rêveur, et dit avec une moue charmante:

"Tu m'aimes bien papa?
—Mais oui, cher ange!
—Pas tant que je t'aime.
—Et pourquoi cela, fillette?
—Dame! tu as—comptant sur ses petits doigts roses—tu as un, deux, trois enfants, et moi je n'ai qu'un seul papa!"

Charley a fait ses dents, et va à l'école depuis le mois de janvier. Un ami de la maison lui demande s'il sait déjà lire.

—Mais oui, Bébé sait lire.
—Eh! bien, voyons, lis-moi le journal.
Bébé essaye; efforts infructueux, il s'embrouille.
—Tu vois bien que tu ne sais pas lire?
—Oh! si! mais ce n'est pas le journal d'aujourd'hui!

Bébé est bien joli, bien intelligent, bien spirituel, bien aimable,—mais il est aussi bien insupportable, par moments. C'est dans un de ces moments que sa mère exaspérée, jeta au ciel cette plainte de toutes les mères:

—Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous donné un enfant pareil?...
—Ah! ben, répondit Bébé, si tu voyais Robert, il est encore bien plus pareil que moi!

C'est au *Sunday-school*. La maîtresse s'adressant à un petit ange blond, de quatre à cinq ans, aux yeux bleus et aux cheveux frisés:

—Savez-vous, Ellen, ce que firent les Israélites lorsqu'ils sortirent de la mer Rouge?
La fillette reste un instant ensevelie dans ses pensées, puis un éclair de satisfaction illumine son visage, et elle s'écrie d'un air de triomphe:

—Ils mirent sécher leur vêtements, Madame.

La mère à son petit garçon:
—Tiens, Charles, voici une pomme, partage-la chrétiennement?

Comment partage-t-on chrétiennement?
—On donne la plus grande part à l'autre personne, mon enfant.

Charles, tendant la pomme à sa petite sœur:
—Tiens, partage, toi!

Un abbé, ami, de la famille, offre une boîte de bonbons au gamin.

—Qu'est-ce qui m'envoie ça? demande-t-il.
—C'est le bon Dieu! fait l'abbé.

—Oh! bon! si c'est le bon Dieu, il aurait dû savoir que j'aime mieux une trompette!

Les résolutions sont comme des anguilles: plus faciles à prendre qu'à tenir.

Sous prétexte qu'ils aident à la marche de l'Etat, les fonctionnaires font toujours la roue.

Horace Greely, l'un des candidats actuels pour la présidence des États-Unis, a l'une des plus mauvaises écritures du continent américain. Il vaudrait autant ne pas savoir écrire qu'écrire plus mal que cela. Un exemple fera comprendre jusqu'à quel point M. Greely est défectueux sous ce rapport.

Un jour il écrit à un M. Castle de Sandwich, "qu'il ne pense pas pouvoir, à l'avenir, aller faire des lectures, si loin, qu'il se fait vieux qu'il a maintenant soixante ans et qu'il a besoin de repos."

M. Castle lui répond ainsi:

Monsieur,—"Nous sommes heureux que vous consentiez à venir nous donner une lecture; vos conditions sont parfaitement acceptables, nous vous donnerons les soixante piastres que vous nous demandez et la date que vous fixez, le trois février, nous convient."

On se demande si un homme qui écrit si mal peut être dans une position où son écriture pourra donner lieu à des malentendus désastreux.

AUX GENS D'ESPRIT.

Le temps des grandes préoccupations politiques est passé; la représentation Bas-Canadienne s'est enrichie par l'acquisition de plusieurs membres de talents et d'avenir, laissons maintenant le ministère s'arranger comme il pourra, et tâchons de nous amuser quelque peu. Mais comme il s'agit de faire les choses avec dignité, prenons tout simplement le même moyen de nous amuser que la reine de Saba et le sage Salomon d'autrefois. Est-ce que cela vous ferait sourire? Pouah! il ne faut pas être si modeste.

Allons, qu'il n'y ait point d'ambiguïté: vous êtes Salomon, cher lecteur de *l'Opinion Publique*, et moi je suis la reine de Saba, qui vient de loin vous proposer des énigmes. Devinez donc si vous le pouvez.

Enigme No. 1.

Je suis avec ma tête un animal timide,
Que l'homme prend dans ses filets;
Sans ma tête, élevé comme une pyramide,
Je règne au milieu des forêts.

Si vous avez le nez assez long pour deviner cela, (les grands nez ont beaucoup d'esprit, on le sait,) envoyez votre réponse, et une autre énigme sera proposée. M.

Enigme No. 2.

Vous ne pouvez me voir, bien que je vous entoure
Là, je ne sers de rien, car j'ai ma liberté;
Empêchez, seulement qu'ici, là je ne coure,
Gênez-moi, vous verrez ma grande utilité.

Enigme No. 3.

Lecteurs, je mords plus qu'une bête;
Je suis un vrai passe-partout,
Le fer, le zinc, rien ne m'arrête,
Je détruis tout, je rongerai tout.
Gémissant dans les fers, l'opprimé sans défense
M'invoque pour sa délivrance.

Charade No. 1.

Lecteur, vous buvez mon premier,
Vous vous chauffez à mon dernier
Et vous jouez sur mon entier.

Charade No. 2.

Mon premier, cher lecteur, s'emploie également
Dans la musique et le plain-chant.
Voulez-vous la richesse, exploitez mon dernier,
Il a fait le renom de la Californie.
Mais priez tous les jours pour que votre patrie
Ne ressente jamais l'effet de mon entier.

Charade No. 3.

Mon premier sert aux couturières
Et mon second aux musiciens.
Mon tout dans les salles princières,
Au théâtre, aux bals, aux festins.

Charade No. 4.

Mon premier est, lecteur, un métal précieux.
Mon dernier est un arbre au front majestueux,
Avec mon tout, l'on fait un onguent merveilleux.

Charade No. 5.

Mon premier, avant tout, est habile guerrier,
Lafontaine l'a dit dans son naïf langage.
Nul homme ne saurait vivre sans mon dernier,
Quand on en est privé, l'on meurt, dit-on, de rage.
Les rois et les seigneurs habitent mon entier.

Charade No. 6.

On trouve mon premier dans le sein de la terre,
Et, dit-on, au fond des tombeaux.
Mon dernier du coupable est le port ordinaire,
Il est connu de l'homme faux.
On décrit mon entier dans les sciences physiques,
Et l'on s'en sert souvent dans les mathématiques.